

ÉTATS-UNIS.

— Il y a eu la semaine dernière trois suicides à New-York. Un homme et une femme se sont coupé la gorge et un troisième s'est pendu dans une écurie.

Terrible incendie.—La plus vaste distillerie de l'Ouest, située à New Richmond (Ohio) a été détruite par le feu dans la nuit du 5 courant. La lucerne des flammes s'apercevait jusqu'à Cincinnati, situé à 20 milles de là. Aux dernières nouvelles le feu continuait ses ravages et menaçait de détruire la ville entière. La perte était déjà immense : 25,000 boisseaux de blé ont été consumés dans la distillerie.

— Une nouvelle révolution a éclaté dans l'Yucatan ; de l'issue de la lutte, dit le *Courrier des États-Unis* dépend la question de savoir si l'Yucatan continuera à être regardé comme neutre ou si la marine américaine devra de nouveau agir contre ses ports.

— Un horrible incendie vient d'avoir lieu à la Nouvelle-Orléans, à l'encoignure des rues ; Chartres et Douane, à la maison occupée par M. Huet. Du même coup, les divers magasins de M. Guéringer, Simpson, Albert, Ducongé Vignaud, Loison et Silvestre sont devenus la proie des flammes. On estime la perte à \$300,000 ; perte, dit-on, qui sera supportée par les Compagnies d'Assurance.

Les États-Unis et le Canada.—Le steamer *América*, capitaine Keer, a débarqué récemment, à Rochester, cent trente passagers, presque tous négociants, se rendant à New-York pour acheter des marchandises destinées aux marchés canadiens. Tous les jours les rapports deviennent plus fréquents entre les États-Unis et le Canada ; les facilités commerciales existant entre les deux pays et surtout la promptitude et la commodité des voyages par railroads et par steamboats, ont amené ces heureux résultats.

Isthme panaméen au Mexique.—Nous voyons par les journaux des États-Unis que le gouvernement américain a l'intention "d'annexer" cette isthme importante et le territoire qui l'environne, afin d'établir de suite un passage et une ligne de communication de l'océan atlantique à l'océan pacifique. La distance d'un côté à l'autre est seulement de cent quarante-six milles dont 95 sont des eaux navigables ; ce qui fait 55 milles qu'il faudra traverser par un chemin de fer.

Cette entreprise est de la plus haute importance pour le monde entier, puisqu'elle doit établir une communication directe et rapide avec les Indes et la Chine, et placer la Californie, l'Oregon et tous les territoires sur l'océan pacifique à trois semaines de route de New-York. Le secrétaire de la trésorerie américaine dans un rapport récent fait allusion à ce magnifique projet en ces termes : "Afin de réaliser par ce système les plus grands revenus possibles, il est nécessaire que notre armée et notre marine s'empare de tous les ports et places importantes dans le golfe du Mexique et dans la Californie et sur l'océan pacifique et ouvre à travers l'intérieur un passage libre pour l'importation et l'exportation de notre commerce et de celui du monde entier."

Émigration.—Il est arrivé d'Irlande à Boston durant la semaine dernière 1268 émigrants. Durant la traversée 78 sont morts.

— Les 6 et 7 avril 2152 émigrants d'Irlande débarquèrent à New-York.

LE KNOT.

CHAPITRE 10.

SUITE.

Il était environ six heures du matin lorsque le comte ordonna le mouvement de retraite aux derniers défenseurs du château. Avant de s'éloigner on raviva les grands feux de l'esplanade pour faire croire aux Russes qu'on tenait toujours cette position, car la nuit couvrait encore tout le pays de ses ombres et ne permettait pas une surveillance bien active. On put donc gagner tranquillement l'imprenable rempart des immenses forêts de la Lithuanie. La nulle attaque n'était à craindre, car outre la difficulté d'y joindre un ennemi qui voudrait éviter le combat, cent hommes, en y choisissant une bonne position, pouvaient braver l'effroi de plusieurs milliers de soldats. Le comte et ses partisans réunis en une seule troupe marchèrent pendant plusieurs heures dans la direction de Grodno, dont ils étaient éloignés de dix à douze lieues, à cause des grandes irrégularités du chemin. A la première halte, qui se fit vers onze heures du matin, le comte apprit par ses émissaires que les Russes étaient entrés dans le château, mais qu'ils ne paraissaient pas songer à s'engager dans les bois pour y poursuivre les rebelles. Au contraire, ils montraient l'intention de s'établir assez longuement dans leur position, et s'étaient jusque-là contents de lancer de forts détachements dans toutes les directions pour battre le pays et arrêter toutes les tentatives de soulèvement.

— Puisqu'on ne nous poursuit pas, dit le comte à ses amis, nous pouvons nous arrêter ici et camper en pleine forêt. J'espère que nous y serons bientôt en nombre suffisant pour en sortir enseignes déployées ; si, contre toute attente, nous ne sommes pas secourus, chacun alors sera libre de rentrer dans ses foyers ou de se faire jour à travers les bataillons russes pour se réunir aux courageux citoyens de Varsovie.

On s'établit alors comme on put dans ces bois : le comte, sa famille

et les gentilshommes qui l'avaient suivi trouvèrent un abri sous la hutte d'un garde forestier, et le gros de la troupe, uniquement composée de paysans endurcis aux fatigues, improvisa quelques cabanes avec des branchages enduits d'argile, qui suffirent du moins pour se mettre à couvert des pluies et des neiges. Tous les jours des émissaires se répandaient dans les pays environnants et revenaient chaque soir au quartier des insurgés, mais toujours avec de tristes nouvelles : les autorités russes déployaient la plus grande activité pour étouffer tous les ferments d'agitation, et, comme d'habitude, ne reculaient devant aucuns moyens pour mieux atteindre leur but. L'insurrection de Varsovie et ses premiers succès étaient maintenant connus dans toutes les provinces qui faisaient autrefois partie du royaume de Pologne, et y rencontraient une vive et menaçante sympathie. Depuis l'Ukraine jusqu'à la Courlande, on semblait n'attendre qu'un signal pour courir aux armes. Mais le gouvernement russe ne voulait pas se laisser surprendre une seconde fois : il commença par appeler sous les drapeaux presque tous les hommes en état de porter les armes, afin d'épuiser comme d'un seul coup cette portion de la vieille Pologne qu'il voyait avec dépit toujours prête à briser les chaînes qui la liaient à l'empire du Czar. Les officiers lithuaniens soupçonnés de patriotisme furent éloignés et placés dans des corps russes : de la sorte on avait sous la main ceux qui auraient pu servir de chefs à une insurrection, et il devenait facile de contenir des masses incapables de rien tenter avec ensemble. La police d'ailleurs redouble de méfiance et d'activité : en vertu d'un ukase général, les gymnases furent ouverts ; les investigations, et les dénonciations, qui frappaient sans relâche jetèrent partout l'épouvante. Quelques restes des anciennes franchises nationales furent révoqués : de nouveaux impôts furent ajoutés aux taxes habituelles : on déclara la province en état de guerre, et on procéda sans délai à un désarmement.

L'abandon où se trouvait le comte Bialewki n'était que trop motivé par de telles mesures. Aussi, lorsque, après avoir attendu deux ou trois semaines sans résultats, il se vit définitivement réduit à la poignée d'hommes qui l'entourait, il dut croire qu'il s'était trop hâté, et que les esprits n'étaient pas suffisamment préparés pour un mouvement générale. Cette désolante conviction, dont il ressentit cruellement tous les effets, ne le découragea point : il était de ces hommes que les périls enflammant, et qui, une fois lancés dans l'arène ne peuvent s'arrêter que devant la victoire ou le tombeau. Contraint de renoncer momentanément à la voie des armes, bien loin d'abandonner ses projets, il voulait rassembler de nouveau les éléments de toute nature nécessaires à leur exécution. Cette tâche devenait bien difficile et bien périlleuse dans un moment où tout portait ombrage au gouvernement russe ; néanmoins, le comte se résolut à l'entreprendre.

— Ne nous décourageons pas, dit-il à ses amis, malgré les tristes déceptions dont nous sommes accablés au début de la carrière. Il est difficile, sans doute, de ne pas envisager avec amertume la déplorable faiblesse de ceux qui nous abandonnent. Mais nous connaissons les bonnes dispositions de leurs cœurs et quelles entraves il a fallu pour les contenir. Excusons-les donc, mais employons tous nos efforts pour ranimer leur zèle et les amener à une action décisive. Nous allons nous séparer et remettre nos épées dans le fourreau, car nous ne pouvons plus rien à force ouverte. N'oublions pas, toutefois, que les Polonais victorieux promettent d'accourir en Lithuanie ; préparons-nous à les recevoir en frères et à grossir leurs rangs pour assurer ensemble le salut de la patrie.

Ces paroles furent écoutées dans un morne silence ; une vive douleur se peignit sur tous les visages : cette poignée de braves, campés sur la dure au milieu des bois et dans une saison rigoureuse, mal approvisionnés, exposés à tous les désastres d'une lutte inégale, ne pouvait cependant se résoudre à déposer ses armes.

— Il le faut, mes enfants, reprit le comte, et consolez-vous en pensant que je ne vous donne qu'un congé provisoire. En attendant, seconde-moi dans tout ce que j'entreprendrai pour hâter le moment de notre réunion sous le drapeau national. Faites d'abord courir le bruit, en rentrant dans vos maisons, que j'ai quitté la province pour me réfugier dans la grande Pologne et gagner Varsovie. Cette fausse nouvelle fera bientôt tomber l'ardeur de ceux qui me poursuivent et me donnera plus de facilité dans ce qu'il me reste à entreprendre pour notre commune délivrance.

Après mille plaintes patriotiques et mille protestations de dévouement, comme au fond, chacun n'était que trop convaincu de son impuissance, on se résigna à se séparer et à regagner par petites troupes et avec précaution les villages abandonnés. Le comte demeura seul avec ses enfants et quelques serviteurs dévoués. Il était